

LE PETIT PORCHE

Cécile Delalandre

Les vitrines s'ennuient. Je ne les plains pas. Je marche sur le pavé de la rue. Il pleut. Pierre n'habite pas loin... Je franchis le petit porche et grimpe l'escalier de bois qui me reconnaît...le craquement de ses marches me le signale.

Pierre est là avec Françoise et leur petit garçon. Ils allaient dîner. Il ajoute une assiette. Je lape avidement la soupe fumante tandis que le chat agace les lacets de mes vieux brodequins. Pierre nous sert un verre de vin et le petit balbutie par saccades des jets de yaourt et de rires sur le visage de sa mère, qui fronce les sourcils. Nous parlons, et nos paroles se mêlent au rythme d'un air de jazz évaporé d'un coin du salon. Et puis dans les bras de Françoise, l'enfant se penche, pour poser ses lèvres sucrées sur ma joue avant d'aller se coucher.

Pierre me dit qu'il aime Françoise. Ça m'énerve...les gens heureux ont pour moi une espèce d'impudeur qui me ramène à ma narcissique mélancolie. Je ne les envie pas, ou je les envie. Je ne sais pas. C'est juste que les mimiques du bonheur m'exaspèrent. Je les trouve indécentes. J'allume une cigarette pour panser ma brève lamentation intérieure, qui s'éteint dès que Françoise revient. Et puis comme d'habitude, nous refaisons le monde. Le monde s'en fout. On le sait, mais on ne peut pas s'en empêcher : des miettes d'adolescence sont encore collées à la nappe de nos existences.

Pierre suggère un verre de whisky. On acquiesce à l'unanimité. Après, il y a un silence. Il est doux. Le bruit sale des éboueurs dans la rue vient le percer. La porte d'entrée en profite pour s'engouffrer dans cette brèche en sonnant. C'est une femme, une amie de Françoise.

Après les présentations d'usage, elle s'assoit face à moi. Naturellement, elle commence par m'ignorer. C'est bien, ça me laisse le temps de l'observer. Elle parle avec ses mains et ses yeux, mais c'est sa voix...sa voix qui d'emblée, me trouble. Tantôt, elle lui insuffle les sons de l'enfance, tantôt, ceux de la femme. Chacun de ses mots est une vague de frissons. Le sait-elle ? Elle le soupçonne sans doute. Il me semble qu'elle en joue un peu. Ses yeux sont banals et foncés. Ce ne sont pas eux que je remarque, c'est son regard. Il est intimidant, dur, perçant,

jugeant même. Il m'impressionne. Elle parle de son voyage en Afrique. Pierre et Françoise l'écoutent avec intérêt. Moi, je me tais. De toute façon, elle continue de m'ignorer.

Ses seins suggèrent des balades sucrées au goût doux et moelleux. Elle n'est pas très grande, mais l'ensemble me paraît parfaitement équilibré bien qu'elle soit un peu ronde. Sa bouche tombe un peu. Elle est belle et gourmande. Et cette voix !... Je n'écoute pas ce qu'elle dit, mais je l'entends et c'est fort agréable. Je me sens étrangement vulnérable. Il faut que je me ressaisisse. Cette fille ne me plaît pas vraiment, c'est juste sa voix qui...

— Ça va ? On ne t'entend plus !

C'est Pierre qui parle. J'avais presque oublié où j'étais. Les filles se taisent et me regardent. Je ne sais pas quoi dire. Je me redresse et dis que l'Afrique me donne la trique. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est venu malgré moi. La fille se met à rire. Françoise et Pierre aussi. Moi, je souris. Maintenant la fille me fixe et me dit qu'elle comprend. Elle dit n'importe quoi, elle ne peut pas comprendre. Ça n'a pas d'importance pourvu qu'elle parle. Elle me demande ce que je fais dans la vie. Je lui réponds que je suis postier et elle veut tout savoir. Je ne lui dis pas tout.

De face, je la vois mieux. Elle n'est pas jolie, mais ses expressions le sont. Je n'écoute pas ses paroles, je les bois, je les avale. Je les sens couler à flots le long de mon œsophage comme un torrent de désir qui vient gorger mon sexe. Je n'en peux plus. Je me lève. Elle semble surprise. Je vais à la fenêtre.

Dehors, la rue crache l'automne sur les trottoirs de la nuit. Quelques lampadaires crânent déjà au-dessus des piétons pressés. Mais cette image-là ne calme pas l'ouragan qui poursuit sa course sur les rives de mes sens enflammés. Je vais me rasseoir. Pierre me propose un autre verre. Je refuse. Ça l'étonne.

J'ai envie de partir tout de suite, de l'entraîner dans l'escalier et de faire exploser en elle tout l'orage qui gronde en moi. Ça n'arrivera pas, elle ne voudra pas. Ce n'est pas son genre...enfin, je ne la connais pas. Elle aime peut-être ça. De toute façon l'escalier n'est pas assez large et je ne suis pas acrobate. Sous le petit porche plutôt !... oui, sous le petit porche. Il va falloir que je parte en même temps qu'elle.

Elle s'est tue. Maintenant, elle me fixe. Je la regarde, silencieux. Elle a dû me poser une question et elle attend la réponse. Je bafouille que le petit porche, en bas, est sympathique. Elle ne répond pas. Pierre dit qu'il ne voit pas le rapport avec les Hutus. Il y a un silence. Je déclare qu'effectivement, il n'y en a pas. La fille se lève et annonce qu'elle va partir. Elle est vexée...ou bien elle me prend pour un con. Ça m'excite.

— Attendez ! Je pars avec vous !

C'est ce que j'ai crié sans réfléchir ce soir-là et je l'ai suivie. Quand nous avons traversé le petit porche, j'ai attrapé son bras. Elle s'est retournée, m'a regardé, et m'a dit que le petit porche n'avait rien d'excitant. À cela, j'ai répondu en l'embrassant. Elle n'a pas résisté. C'était doux et violent, agréable et féroce. J'envisageai aussitôt d'aller explorer d'autres provinces de son corps toutes aussi alléchantes, et retroussai brusquement sa jupe. Elle accompagna cette prouesse d'un petit cri charmant tout en déboutonnant ma braguette impatiente. Comme une pieuvre habile, elle enroula ses jambes autour de mes fesses tandis que je la poussais contre le mur de pierre du petit porche, pour mieux la pénétrer.

À mon premier coup de reins, elle émit un gémissement glauque fait de rage et de plaisir à la fois, et s'ajusta avec acharnement au rythme de mes forages intensifs. Au bout de ce puits était notre Graal éphémère, le vase de Perceval, énigmatique, mystérieux, attirant, et nous allions bientôt en découvrir le fond. Je songeais à sa voix et son écho dans mon souvenir proche redoublait mes ardeurs. Elle, elle suivait la sienne...une voie qu'elle gravissait d'une volition si déterminée, que je m'en étonnais tout en en appréciant la vigueur. Elle brûlait sans se consumer dans cet échange barbare. Le mur du petit porche aspirait nos halètements et commençait lui aussi à suinter de plaisir. Elle me mordait. Je voulais qu'elle parle. Je lui demandais. Elle cita alors des vers de Baudelaire qui se mirent à rebondir par saccades dans son ventre, en venant heurter plus vivement encore mon désir érigé. Les vers, par instants, se perdaient au creux de ses gémissements, crachant ainsi toute la force de leur volupté. La mienne était à son comble. Ces mots, ces sons, cette musique, cette voix portaient mon désir jusqu'à l'irréversible apocalypse. J'allais exploser. Je ne pus retenir plus longtemps le suc de la jouissance. Il jaillit, superbe dans son nid chaud et humide. Mon corps se disloqua en un long râle bestial, le sien éclata en un puzzle d'extase, puis, plus rien : le vide, le néant, la paix.

Face à face, silencieux, nous suivions du regard les gouttes de sueurs ruisseler sur nos visages défaits. Elle réajusta sa jupe, passa la main dans ses cheveux, me dit bonsoir et partit. Je restai muet.

Je m'adossai au mur du petit porche, témoin de nos ébats, et j'allumai une cigarette. Je pensai à la voix de cette fille, à ses effets sur ma libido, à sa résonance dans mon sexe et je me mis à rire. Après tout, j'avais passé un bon moment. Maintenant, j'avais soif. Une bonne bière me ferait du bien. J'allais partir en direction du « Beubar », quand la voix d'une vieille femme me retint. Elle émergeait du noir à l'autre bout du porche.

— Alors comme ça, c'est sa voix !

— Euh... je ne comprends pas, bafouillai-je.

— C'est sa voix qui t'a fait bander ! reprit la vieille femme en haussant le ton de telle sorte que sous le porche, il y eut comme un écho qui me fit frissonner.

— Qui êtes-vous ? hasardai-je.

— Pas d'importance ! Réponds-moi, c'est sa voix, n'est-ce pas ?

Je lâchai un « oui » furtif pour me débarrasser de cette pauvre folle qui avait sans doute savouré en voyeuse notre scène de rut. Je m'apprêtais à partir. Une autre voix derrière moi retentit. Cette fois, c'était celle d'un homme. Je me retournai. Il était vieux aussi.

— C'est sa voix, avoue !

— Mais qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Laissez-moi !

— C'est impossible, nous sommes tes deux oreilles.

— Allez radoter ailleurs, espèce de vieux singe ! rétorquai-je, et je voulus m'engager dans la rue.

Mais dès mon premier pas, je me heurtai violemment à un mur invisible qui me fit reculer sous le porche. Impossible d'aller plus loin. J'étais prisonnier et j'avais pour garde-chiourme un vieux couple en mal d'érotisme qui se prenait pour mes oreilles. Ils étaient là, souriants et paisibles à me regarder me battre avec cette irrationnelle barrière.

Je pensai à remonter chez Pierre. Là aussi, l'escalier de bois opposait une résistance. J'étais bloqué et je ne comprenais rien. La peur, ou plutôt l'angoisse s'empara de moi. Ça n'avait pas de sens. Je m'accroupis contre le mur du petit porche et enfouis ma tête dans mes bras, découragé et confus. Je ne vis qu'un kaléidoscope d'absurdités qui m'affola encore davantage. Je les rouvris pour me rassurer. Face à moi, le vieux et la vieille, côte à côte, m'observaient, silencieux et sarcastiques.

Je me levais brusquement. Une colère blanche et presque baveuse s'empara de moi. Je me mis à éructer des sons inconnus, à vomir des mots insensés, à cracher des plaintes ahurissantes. J'étais un autre. Pour achever le transfert, je frappai méchamment les barreaux supposés de cet enclos intangible. Cette transe anarchique, désarticulée et incontrôlable, dura quelques minutes, puis je me calmai progressivement, essoufflé, hors d'haleine. Peu à peu mes genoux s'affaissèrent et je me laissai couler sur le sol comme une lave brûlante. Là, comme un innocent, je pleurai. Sans aucune retenue, de grosses larmes jaillirent du coin de mes yeux tandis que de vraies plaintes rauques et âpres comme la désespérance raclaient le fond de ma gorge.

— Alors, finalement, tu l'admetts ! Nous sommes tes deux oreilles ! C'est grâce à nous que sa voix t'a troublé !

La voix fêlée de cette vieille folle inondant ce cachot incongru me rendit définitivement fou. Je me redressai et fonçai vers eux pour les étrangler. Brusquement, je les coinçai contre le mur et leur serrai le cou. Je me sentais fort, très fort. Mes mains, comme deux étaux inébranlables, se refermaient inéluctablement autour de leurs peaux sèches et fripées. J'avais en moi la détermination d'un robot programmé pour aller jusqu'au bout, avec en plus un immense sentiment de plaisir à serrer. Leurs yeux, exorbités, continuaient de me fixer sans aucune lueur de panique. Il y avait même dans ces boules globuleuses striées de vaisseaux rouges et bleus comme des reflets narquois. Bientôt, un craquement sec se fit entendre. C'était du côté de ma main gauche, de son côté à elle. Elle émit un râle. C'était fini. Une langue épaisse, mauve et chargée de scories, pendait de ses lèvres mortes. Impressionné par l'expression de cette bouche, je cessai de serrer un moment. Elle souriait, ou plutôt formait avec ses lèvres comme un rictus vainqueur. J'eus peur. Mais en même temps, ma main droite s'étant faite plus lâche, le vieux commença à vouloir se dégager de mon emprise. Alors je redoublai d'intensité. Pour en finir au plus vite, je décidai de me servir de mes deux mains. La vieille s'écroula mollement sur le pavé du porche, tandis qu'enfin je venais à bout du vieux.

Pas un son ne sortit de sa bouche, mais il arborait la même grimace de défi que l'autre. Puis il s'effondra à son tour.

J'étais épuisé, vide, mais calme. Il devait être tard maintenant. Il fallait que je rentre pour dormir. On trouverait les corps au petit jour...on trouverait aussi mes empreintes ! Il fallait les faire disparaître !... Les effacer ! Je fouillais mes poches...rien ! Même pas un mouchoir ! Je levais la tête et...

Elle était là, assise à la place de mes oreilles défuntes. Plus de vieux : disparus ! Évaporés ! Je la regardais, hébété. Elle semblait épuisée, mais ses yeux grands ouverts m'offraient un sourire repu et satisfait. Moi, je ne comprenais rien. J'allais lui dire, lui raconter, lui parler de ce cauchemar, de ces deux vieux, de mes oreilles, mais elle ne m'en laissa pas le temps. Elle ouvrit la bouche et de nouveau sa voix me pénétra. C'était magique et terrible à la fois :

— Viens, viens je t'emmène chez moi.

C'était un souffle, pas des mots, un souffle chaud. C'est alors que je sentis des bras me soulever de chaque côté des aisselles. C'était eux, les deux vieux, qui, irrésistiblement m'entraînaient vers elle.

Je la suivis. En me retournant, je vis que le vieux et la vieille avaient disparu...mais je n'étais pas sûr.